



Fenneke Reysoo (dir.)

Hommes armés, femmes aguerries Rapports de genre en situations de conflit armé

Graduate Institute Publications

Rapports hommes-femmes : les crises en Afrique sont-elles des ferments du changement ?

Relations between Men and Women : Are the Crisis in Africa Roots of Change ?

Relaciones hombres-mujeres : las crisis en Africa ¿Son los fermentos del cambio ?

Eugénie Rokhaya Aw-Ndiaye

DOI : 10.4000/books.iheid.6132

Éditeur : Graduate Institute Publications

Lieu d'édition : Graduate Institute Publications

Année d'édition : 2001

Date de mise en ligne : 5 juillet 2016

Collection : Genre et développement. Rencontres

ISBN électronique : 9782940503773



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ROKHAYA AW-NDIAYE, Eugénie. *Rapports hommes-femmes : les crises en Afrique sont-elles des ferments du changement ?* In : *Hommes armés, femmes aguerries : Rapports de genre en situations de conflit armé* [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 2001 (généré le 24 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/iheid/6132>>. ISBN : 9782940503773. DOI : 10.4000/books.iheid.6132.

EUGÉNIE ROKHAYA AW-NDIAYE

RAPPORTS HOMMES-FEMMES :
LES CRISES EN AFRIQUE SONT-ELLES
DES FERMENTS DU CHANGEMENT ?

En situation de conflits, les femmes africaines sont souvent associées au symbole de la paix, de la réconciliation. Les souffrances spécifiques qui sont les leurs, leur rôle nourricier, liés à leur statut dans les sociétés africaines, expliquent cette image. Or les femmes appartiennent à un environnement, à une histoire qui les situent au cœur des conflits. Toutefois, leur vécu les amène à un autre rapport aux hommes et à la société, à un devenir citoyen souvent ignoré des experts du développement.

Il est si difficile de parler. Les mots ne pourront jamais exprimer ce que nous avons vécu. Comment un récit peut-il exprimer les souffrances, la violence comme arme de guerre ? Les viols, les mutilations, le sida. Nous faisons face désormais à la pauvreté, à l'isolement. Nous devons nous occuper des orphelins, mais également des enfants nés du viol et que nous appelons «les enfants du mauvais souvenir, les enfants des immondices». (Geneviève)

J'ai perdu mes sept enfants. Je suis pourtant ici, je travaille pour un changement global et pour que l'on puisse vivre dans le futur d'une manière différente... Si on part de cette capacité d'adaptation, de la maîtrise que les femmes ont des situations difficiles, il y aura reconstruction. (Dafrosa)

Le vrai problème, c'est l'autonomie des femmes. (Veneranda)

Donner la parole à Geneviève, donner la parole à Dafrosa, donner la parole à Veneranda, c'est briser le silence qui leur était imposé et qui est la marque de leur exclusion sociale. A travers cette parole, ces paroles, nous avons tenté de comprendre comment les femmes passent d'une «culture de la mort» à la mise en œuvre, douloureuse comme un accouchement, encore silencieuse et traversée de contradictions, d'une culture de la vie et donc d'une transformation sociale. Et pourtant, à travers d'autres paroles, il est possible de voir les femmes faire part d'un environnement, d'une culture qui les fait courroie de transmission de la reproduction, du maintien de la société et de ses valeurs dominantes, largement patriarcales.

Nous sommes en Somalie :

Un fils ramène à sa mère le corps d'un autre fils tué à la guerre. La mère regarde froidement le dernier mâle qui lui reste et lui jette :

– Lâche! Que fais-tu encore ici? Tu devrais être déjà sur le champ de bataille.

Dans nos imaginaires, dans nos perceptions, dans la littérature, voire dans certaines analyses théoriques féministes ou non, une vision dichotomique prévaut: les femmes artisans de la paix, les hommes acteurs de la guerre. Dans plusieurs traditions africaines, les femmes sont bien associées à la paix, elles sont le symbole de la paix.

Notre champ de réflexion se situera au Rwanda et au Congo Brazzaville. Dans ces deux pays, les crises sont de nature différente mais elles ont toutes une base immédiate commune, l'instrumentalisation de la différence ethnique. Tutsi et Hutu au Rwanda, Gens du Nord («Norvégiens») et Gens du Sud («Nibolek») au Congo Brazzaville.

Les femmes participent de la manipulation idéologique qui fonde et légitime la violence; elles sont perçues, dans ces constructions, comme une extension du bras armé des hommes. Si elles ont subi,

elles ont aussi participé, elles ont incité à la haine par l'éducation donnée, par l'intériorisation des valeurs dominantes patriarcales, par la peur d'être vues comme traîtres à leur groupe d'appartenance. La pauvreté joue, par ailleurs, un rôle de cristallisation de la haine contre l'Autre.

LES FEMMES PLUS PACIFIQUES QUE LES HOMMES ?

Les femmes africaines sont-elles, cependant, plus pacifiques que les hommes? Dans toutes les régions de l'Afrique, les femmes sont perçues comme des symboles de paix. Ce symbolisme est fortement lié au rôle qu'elles jouent dans la société comme mères et épouses et donc piliers de la famille. C'est cette image, et une pratique qui résulte du processus de socialisation des filles et jeunes femmes qui amènent les femmes à jouer un rôle particulier de rapprochement, de dialogue, de conciliation lors des conflits.

Ainsi, rapportent Dyan Mazurana et Susan McKay:

«En Afrique,... les femmes se sont servies de l'autorité morale que leur confère leur pouvoir de donner la vie (rôle maternel) et de l'entretenir (en tant que mères, épouses et filles) pour revendiquer la paix; des femmes ont utilisé ce genre de tactique en Algérie, en République démocratique du Congo, au Kenya, au Liberia, au Rwanda, en Somalie, en Afrique du Sud et au Soudan (UNESCO 1995a)».

Selon le Collectif Pro-femmes/Twese Hamwe, au Rwanda, traditionnellement, «la femme incarne les valeurs sociales de tolérance, de médiation, de pacification en famille et entre les familles. On l'appelle *Nyampinga*, c'est-à-dire, le havre de paix, le refuge des fatigués, des voyageurs et de ceux qui sont dans le besoin. Ses bras sont toujours ouverts pour accueillir ceux et celles qui ont recours à elle. La fille et la femme sont aussi appelées *Gahuzamiryango* c'est-à-dire, celle qui, par son ménage, fait le trait d'union entre différentes familles qui automatiquement deviennent parentes, alliées et amies.

La femme est en général considérée comme créatrice de valeurs d'unité et de solidarité entre différents groupes, familles et communautés. La femme est appelée aussi *Inkingi ya Kanangazi*. Elle est le pilier central qui soutient la toiture d'une maison. Cette image illustre le rôle de la femme dans la reproduction biologique et sociale ainsi que son rôle dans la production économique... ».

Mais on ne peut déduire de cette perception et de ce rôle que les femmes seraient congénitalement moins violentes que les hommes. Certes, elles portent les enfants, agissent comme nourricières. On les perçoit faibles et dépendantes. Or, les femmes sont issues d'un environnement social, économique, politique qui, dans le cadre des sociétés patriarcales, modèle leur comportement. On attend de ces dernières qu'elles soient loyales envers leur mari, leur groupe. Les femmes n'opèrent que rarement et de manière ouverte, en dehors des cadres de classes, de races, de religions, de convictions politiques, etc.

Lorsqu'elles le font, elles utilisent des stratégies de contournement. L'organisation African Rights note que :
« Presque toutes les sociétés ont leurs histoires de femmes devenues de célèbres combattantes; leur célébrité tenait au fait qu'elles étaient, précisément, des femmes et que l'on ne s'attendait pas à ce qu'elles prennent les armes. Le Rwanda ne constitue pas une exception. Un mythe s'est développé à propos d'une fille du nom de Ndabaga qui, il y a des décennies, a décidé de se battre alors que les hommes de sa communauté avaient été pratiquement anéantis... ».

LES FEMMES DANS LA GUERRE

Des femmes ont été membres de mouvements de guérilla, elles ont lutté pour l'indépendance, l'intégrité territoriale. « Sur la scène africaine, les femmes ont constitué 25% des forces de la ZANLA au Zimbabwe, 33% des forces du Tigray (Snyder et Tadesse, 1995) et 5% des Mau Mau du Kenya (Kanongo, 1987). Ailleurs, les femmes se sont battues avec les hommes en Angola et au Mozambique

(Snyder et Tadesse, 1995; Urdang, 1989) au Soudan et au Tchad (Doual, 1991; Bwolo, 1991). Dans toutes ces guerres, les femmes étaient impliquées dans le combat, la mobilisation, le travail clandestin, les évacuations et les soins, la production alimentaire et la cuisine, l'administration». En Ouganda, les activités d'intelligence, de collecte et de transport des armes faisaient aussi partie de leurs responsabilités. (...) « Les femmes encouragèrent leurs enfants à partir rejoindre les forces des libérateurs» (Mugambe, 2000).

Toutefois, des femmes ont aussi pris les armes pour défendre les convictions du groupe; elles ont éduqué des enfants et perpétué, par ce biais, des haines séculaires. Dans la vie de tous les jours, le groupe social auquel elles appartiennent peut les amener à perpétuer la violence qu'engendrent les inégalités (Dyan E. Mazurana et Susan R. McKay, 1999).

Au Congo Brazzaville, on note la présence de femmes dans les milices. Peu nombreuses, leur rôle n'a fait l'objet d'aucune étude. Mais elles ont bel et bien perpétué la violence contre d'autres groupes et spécifiquement contre les femmes et les enfants de ce groupe. En ce qui concerne le Rwanda, en revanche, on a pu démontrer le rôle que les femmes ont joué dans la cruauté ordinaire du génocide: là où les collègues, les voisines, les maîtresses et professeurs, les agents de santé, voire des religieuses, ont dénoncé, ont tué; là où des femmes journalistes ont construit, fait la propagande, donné des ordres. Par ailleurs, des femmes de pouvoir ont été à la tête de barrières, de groupes d'*interahamwe* (groupe paramilitaire hutu accusé d'être responsable du génocide).

«... En ce qui concerne les meurtres de masse, beaucoup de femmes n'ont eu besoin d'aucun encouragement. Certaines ont été poussées par leurs propres positions extrémistes. D'autres percevaient l'extermination des Tutsi comme une possibilité de s'enrichir en expropriant les biens de leurs victimes ou une possibilité de régler des comptes avec des ennemis, réels ou imaginaires... Quel qu'ait été le motif, certaines de ces femmes ont organisé et conduit les attaques qui ont provoqué la mort de centaines de femmes.

«... Dans la population, la coercition ou la menace ont amené des femmes à tuer, elles étaient dans la foule des attaquants, des femmes ont assassiné leur mari et leurs enfants, des femmes se sont retournées contre leurs voisins. De même dans les écoles et les universités. Des ministres dans les gouvernements intérimaires, des responsables de gouvernement local ont administré la mort, des journalistes en ont été les messagers; des religieuses, des enseignants et des inspecteurs scolaires, des médecins, des infirmières se sont joints aux tueurs» (African Rights, 1995).

DES VIOLENCES SPÉCIFIQUES

Mais les femmes subissent aussi, lors des crises, des violences spécifiques qui les ramènent encore plus brutalement à leur statut subordonné et à des rapports hommes-femmes violents dans la société. Prendre possession d'une femme par le viol, c'est affirmer, par le prolongement de l'arme, sa virilité, son droit de vie et de mort; prendre possession des femmes du camp adverse, c'est le déposséder de son identité et le vaincre. Les violences sexuelles deviennent donc, dans les cas qui nous préoccupent, une arme systématique de guerre.

Cette violence est souvent dans le prolongement de la violence ordinaire, domestique. Lorsque les armes ont été déposées, quelle que soit la sphère investie, l'observation montre que si le statu quo est insupportable pour de nombreuses femmes, elles se heurtent à la violence structurelle. Et pourtant, elles ont une vision de l'avenir basée sur la réponse aux besoins pratiques amplifiés par la crise.

LES SPHÈRES DE FONCTIONNEMENT ET D'ORGANISATION DES FEMMES

Nous choisissons de faire notre analyse sur la base de la parole de femmes d'horizons multiples et à partir de l'observation de trois espaces:

LA SPHÈRE PRIVÉE

C'est l'espace domestique qui marque le statut des femmes. Il est le lieu de la violence ordinaire contre les femmes. Les violences en temps de guerre ne sont qu'un prolongement extrême de la violence dans le privé. Il définit l'espace privilégié où s'énonce la parole des femmes. Il est l'espace de la famille, l'espace domestique, celui de la mère et de ses enfants, son lieu de femme, mère et épouse et donc le lieu de sa compétence. C'est dans cet espace domestique que s'est jouée aussi la participation des femmes au génocide. Pour les faire participer à ce génocide, aux massacres, il a fallu que l'on aille les chercher là où elles étaient, au foyer. C'est là, dans ce lieu que la tradition leur assigne, qu'on les a persuadées ou forcées à prendre part au génocide. Elles devaient obéir, en tant que femmes, mères et épouses.

Parfois, elles ont elles-mêmes incité leurs maris. De plus, la pauvreté a souvent été un puissant moteur. En effet, la situation économique du pays était catastrophique et beaucoup de Rwandais et Rwandaises vivaient dans la précarité et dans un espace de plus en plus réduit en raison de l'exiguïté des terres, de leur manque de productivité et de la démographie galopante.

C'est aussi parce que comme femmes, elles appartiennent au groupe de leur mari que les femmes des Tutsi ou des Hutu modérés qui s'opposaient au génocide ont été violées, mutilées. A un point extrême, porter l'enfant de leur violeur, de l'assassin de leur mari et de leurs enfants, c'était parachever le génocide. C'est donc sur leur statut de femme, comme déterminant social que le génocide s'est joué autant du côté des tueuses que des victimes.

Au Congo, c'est au foyer que se fait la socialisation et que la femme apprend à se conformer par la reproduction biologique et sociale aux règles patriarcales. Là, la coutume prend le pas sur la loi positive, là, dans ce microcosme se situe la première violence.

Birgit Brock-Utne associe «la paix véritable à la réalisation d'une paix tant "positive" – l'absence de violence indirecte ou systémique – que "négative" – l'absence de violence individuelle, physique et directe.» (*op cit.* in. Mazurana & McKay, 1999). C'est aussi là que la violence extrême, celle de miliciens qui ont exercé leur pouvoir de vie et de mort, l'arme prolongeant leur sexe, a pu provoquer une rupture définitive avec le statu quo social, culturel et politique, vers le suicide, la mort ou alors vers le changement.

LA SPHÈRE COMMUNAUTAIRE

Premier lieu d'organisation postconflit et de prise de parole, il est l'embryon de conscience citoyenne, en dépit d'une mémoire qui demande à être prise en compte au nom de la justice sociale et pénale. Au Rwanda, cet espace représente le lieu de rencontre des femmes qui s'organisent après le génocide. Leur expérience les a amenées à une réflexion personnelle sur la nécessité de se retrouver pour pleurer ensemble, vaincre ensemble la solitude et survivre. C'est là que va se développer leur capacité à prendre la parole, à s'approprier l'espace extérieur en exerçant des métiers auxquels elles n'avaient pas accès traditionnellement. On voit, par exemple des femmes présentes pour la première fois sur des chantiers comme maçons, menuisiers; ces nouveaux métiers permettent aux femmes d'entrer en dissidence des règles sociales.

Elles y acquièrent des savoirs bâtis sur la souffrance et apprennent, jour après jour, à dire publiquement, à affirmer une nouvelle identité, leurs nouvelles perspectives dans cet espace communautaire qui est le leur. Là commencent les premières stratégies pour nouer le contact avec l'autre, sur la base d'une histoire commune de femmes et pour accéder à la prise de décision, tout au moins au niveau local.

On observe, par exemple que les femmes parlent, certes de réconciliation, mais elles exigent également, vision stratégique en acte, la reconnaissance de leurs droits et, en particulier, la lutte contre l'impunité.

Au Congo Brazzaville, de nombreuses associations se sont mises en place. Là où ces groupes sont liés à la reconstruction économique pour les femmes, ils constituent de puissants moteurs pour remettre en cause les divisions et la violence et pour contrer les problèmes psychologiques. Enfin, les femmes existent et ont une individualité.

Toutefois, le fait que cette violence soit une composante de l'espace privé congolais ne permet pas à des femmes très vulnérables de remettre en cause le pouvoir qui s'exerce sur elles. Peu de femmes et de groupes pensent qu'ils peuvent faire la différence.

LA SPHÈRE PUBLIQUE

Elle représente le lieu des institutions nationales, politiques, des organisations de la société civile. C'est dans cet espace que se noue l'avenir politique des femmes. Mais a-t-on su définir une autre conception du pouvoir, celui qui a tué, au nom parfois, parole manipulée, de la démocratie ?

Les femmes qui ont accédé à cet espace définissent une nouvelle perspective: elles demandent, par exemple, l'intégration de la problématique de genre dans tous les aspects de la vie nationale. Les institutions qui sont responsables de programmes visant les femmes ont facilité leur participation et la prise en compte de leurs besoins dans différentes instances du pouvoir local. C'est ainsi que les femmes parlementaires, au Rwanda, se sont organisées en forum et ont fait voter des lois essentielles. Le viol est ainsi devenu dans la loi concernant le jugement des génocideurs, un crime de première catégorie. Elles ont également obtenu le vote d'une loi qui assure aux femmes l'héritage et la terre. Cette loi, dans la période actuelle où les femmes ont en charge une grande partie de la reconstruction, est essentielle.

Mais les femmes sont marginalisées dans cet espace: d'abord le fait qu'elles se regroupent vise, en dépit des contradictions qui les traversent, à minimiser leur isolement, ensuite elles doivent régulièrement adopter des stratégies de contournement pour obtenir l'adhésion des hommes. Au Congo Brazzaville, leurs collègues hommes voient mal comment «de pauvres femmes» peuvent réussir là où eux-mêmes auraient échoué: la paix.

QUEL EST LE LIEN ENTRE CES TROIS ESPACES ?

Observons que les femmes de l'espace privé se retrouvent dans l'espace communautaire. Il nous semble que les choix mêmes auxquels les femmes sont confrontées de manière individuelle, en menant la réflexion ensemble dans l'espace communautaire, en y exerçant une parole libre, critique, située à partir d'événements douloureux, les femmes arrivent à réinterpréter cette tradition. Les femmes, dans cette tradition, sont toujours responsables de la paix et de la vie, mais la réinterprétation donne à la tradition son sens premier: non plus un sens domestique, mais plutôt social et politique. Il s'agit bien là d'une vision critique de la tradition.

Au Rwanda, le passage de l'espace privé à l'espace communautaire, c'est la prise de conscience que, collectivement, elles peuvent par cet exercice libre de la pensée et de la parole, contribuer à la culture de la paix, construire et bâtir, à partir du négatif, une nouvelle société. Au Congo Brazzaville, toutefois, les femmes vivent dans la peur.

A Dolisie, une femme s'exclame :

– Qu'on nous laisse en paix! En allant à nos plantations, nous avons rencontré un groupe de femmes qui venaient d'être violées par des hommes en armes.

Beaucoup d'entre elles ne veulent plus souffrir et remettent en question les divisions. Mais elles ne se sentent pas de pouvoir par rapport à la solution qu'elles identifient comme l'éradication des groupes armés ou alors, «le dialogue entre chefs. Eux là-bas», disent-elles.

Elles identifient aussi la démocratie à l'expérience que le Congo traverse. Il y a donc lieu de développer leurs savoirs et à les amener à comprendre qu'elles sont part d'une solution réellement démocratique, à la fois comme électrices et comme candidates pour de prochaines élections. Mais les femmes estiment que même si elles étaient candidates, elles n'ont pas les moyens de faire campagne. Par ailleurs, au plan de l'organisation, on découvre que souvent le leadership se trouve à Brazzaville. Les femmes au niveau local n'ont donc pas de contrôle sur l'organisation à laquelle elles appartiennent.

En ce qui concerne l'espace public, il est d'un niveau plus complexe, quant à la définition des politiques. Pour l'heure, il ne s'articule pas encore totalement sur les deux premiers espaces de manière à permettre une participation à la majorité des femmes. Dans l'espace public, c'est-à-dire au niveau des institutions de l'Etat, des organisations intermédiaires et internationales, la parole n'appartient pas encore réellement aux femmes. Dans l'espace communautaire, les femmes ont à leur actif des réalisations qui méritent d'être prises en compte au niveau de ces institutions, si l'on veut que les femmes deviennent des citoyennes à part entière et constituent avec les hommes une masse critique qui rendra cette citoyenneté irréversible.

Il est donc essentiel que leurs formes d'organisation soient intégrées à un vaste mouvement de la société civile. Or, dans les études qui sont faites au Rwanda par les consultants des organisations internationales comme le PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement), les femmes ne figurent pas spécifiquement dans ce que l'on appelle le capital social. Par un acte volontariste, la société civile, composante essentielle, avec les institutions nationales, de l'espace public, doit considérer comme constitutifs de la société civile elle-même les regroupements locaux des femmes. Le fossé qui sépare encore l'espace public des deux premiers doit être comblé pour permettre une meilleure circulation de l'information et que se fasse ainsi le lien avec la base.

Un sage africain disait fort justement :

– Une loi ne suffit pas, car elle ne vient pas à la maison pour discuter avec toi.

Dans les programmes de reconstruction, le concept de réconciliation prend une dimension essentielle; dans la pratique, elle se caractérise souvent par des projets plutôt traditionnels de développement qui permettraient, entre autres, aux groupes communautaires, de prendre appui sur l'économique. Des projets de résolution de conflits sont également mis en avant. Mais, s'arriment-ils sur les besoins exprimés et les initiatives prises par les communautés concernées?

Dans ces projets, où sont les exclu(e)s de la parole et du développement, où sont les femmes et quels sont leurs liens avec les groupes qui les ont dépouillées de toute humanité?

Prenons le cas de la réinsertion des ex-combattants et le ramassage des armes légères au Congo Brazzaville. Il est mentionné dans un projet du PNUD, de développement social et d'intégration des groupes sociaux avec comme domaines d'intérêts la restauration de la paix et la lutte contre la pauvreté. Or les femmes sont particulièrement touchées par ces aspects, victimes des miliciens, elles ont vu leur vie bouleversée autant sur le plan de leur humanité (nous tenons inlassablement à le répéter, car la souffrance des femmes est innombrable). Comment leur serait-il possible de vivre avec ces miliciens, même ceux qui appartiennent à leur famille?

Nous voyons les liens et interactions possibles suivants:

- l'aspect réparation (dédommagement, participation à des travaux communautaires, etc.);
- l'aspect réconciliation par le biais de symboles forts dans la culture congolaise qui permettent d'avouer le dommage, de le reconnaître et d'obtenir le pardon. A cet égard, le travail de mémoire des femmes est essentiel ;

- des actions conjointes visant le dialogue entre jeunes et femmes pourraient être organisées sous forme d'activités socioculturelles, par exemple.

Par ailleurs, l'information concernant la perception des femmes, leur construction du sens doit aussi remonter des plus petits villages avec les expériences, les savoirs qui se constituent, et qui demandent à être validés. En effet, «les droits peuvent donner aux femmes le pouvoir (*power*) de forger leurs vies uniquement s'ils leur permettent également une participation égale dans l'autodétermination civique, car seules les femmes elles-mêmes peuvent décider des aspects pertinents qui définissent l'égalité et l'inégalité dans un domaine donné» (Habermas, 1996).

PAROLES DE FEMMES ET SUBVERSION DU SENS

Ce que nous cherchons à comprendre, ce sont les conditions pour que le groupe des femmes fasse la différence, en raison justement de la pluralité de pensée de ces dernières. Les femmes, en effet, bien que participant à l'idéologie véhiculée par les différentes ethnies en présence, constituent un groupe spécifique, elles sont métisses et mères. La tradition les lie au symbole de paix. C'est sur la base des besoins pratiques qu'elles recommencent à se rencontrer au Rwanda ou qu'elles ont appris, au Congo, à se rencontrer dans l'espace communautaire avant de réaliser que comme femmes, elles sont toutes manipulées par le pouvoir. Là, elles décident de «bâtir sur leurs douleurs communes» et donc de définir ensemble des intérêts stratégiques. Et un sens commun qui procède de la subversion du sens.

La subversion du sens consiste, précisément, à questionner et à renverser le sens imposé par les tenants du pouvoir, par la culture dominante, elle permet aux «sans-pouvoir» de mettre en place des stratégies pour réinterpréter ce qui fait leur subordination et auxquelles ils participent consciemment ou non.

Nous avons toujours travaillé à partir de la parole des femmes. Le silence qui est imposé à la plupart des femmes est la marque de leur exclusion. Recueillir leur parole et la fixer par écrit représente une entrée des femmes dans l'histoire de leur pays et une reconnaissance de leur rôle. En reprenant la parole, les femmes peuvent la faire déviante et capable d'innovation, en ce sens elles la subvertissent. On le voit de manière encore embryonnaire au Rwanda; il reste à appuyer ce processus au Congo. Cette écriture de la parole des femmes locales permet aussi de déterminer quel est le lieu du changement, quel est le temps de l'action qui transforme la crise en opportunité, celle d'une réécriture de l'acte de gouverner par des actrices qui étaient largement exclues de l'espace public.

Nous avons, ainsi, une idée des conceptions pratiques que les femmes se font sur la paix et la réconciliation :

- Le droit à la mémoire et le devoir de mémoire, la justice, la réconciliation sont un trio inséparable.
- La justice économique et une conception du développement plus proche des femmes (le bien-être) sont essentielles car la pauvreté a été une puissante incitation à la haine.
- L'acceptation de la pluralité des voix et le débat, la parole, même colérique. Nous traduisons ces deux éléments en termes de citoyenneté.

Ainsi, la culture de la paix devient un impératif, et la citoyenneté un objectif urgent. La citoyenneté peut s'apprendre, l'aptitude à la paix est une disposition de l'esprit, une éthique.

M^{me} Emilienne Raoul, parlementaire du Congo Brazzaville, notait les points suivants quant à la paix et la réconciliation :

- elle démonte le processus qui conduit à la réconciliation.
- elle identifie les actions menées par les femmes.
- elle fait le lien entre réconciliation et paix durable.

Le processus de réconciliation inclut l'identification des personnes et groupes à réconcilier et l'analyse du phénomène de la violence car

c'est l'action sur ces paramètres qui permet l'action sur les individus, les structures économiques, les institutions, etc.

Le processus inclut la reconnaissance du mal et la demande de pardon; en raison de complications, souvent politiques, un médiateur est souvent nécessaire. Le processus inclut la réparation et la célébration de la réconciliation. Et c'est probablement là que l'on oblige l'interlocuteur à mieux comprendre les perceptions des femmes quant à la sécurité. C'est là que l'on peut le mieux appréhender leur vision globale du développement qui n'est pas technique mais intègre aussi le bien-être. C'est là que la question de genre se révèle – sans être imposée – comme un élément essentiel au développement durable.

Mais la question des rapports hommes-femmes ne saurait occulter la diversité des femmes et des hommes dans la société. Les femmes de pouvoir ont intégré la culture dominante du pouvoir et la perspective de genre ne saurait ignorer cet élément fondamental, celui de femmes ennemies d'autres femmes et d'hommes pauvres et marginalisés. Ce serait ignorer une dimension essentielle de la perspective de genre: la structuration de la société et de ce fait son potentiel de transformation.